

## AGROALIMENTAIRE

### En Afrique, quatre idées pour doper la productivité agricole



**Au Burkina Faso, en Côte d'Ivoire ou encore en Tunisie, Jeune Afrique a sélectionné quatre réussites qui ensemencent l'avenir du continent.**

L'enjeu n'est pas nouveau. Même si les productions agricoles du continent sont – toutes filières confondues – plutôt à la hausse, cette progression reste insuffisante pour répondre aux besoins alimentaires consécutifs à l'augmentation des populations. La productivité reste trop faible.

Année après année, les analystes pointent la dépendance toujours plus grande des pays africains aux importations de denrées alimentaires, essentiellement asiatiques – Chine et Thaïlande en tête pour le riz –, mais aussi sud-américaines, russes et ukrainiennes pour d'autres produits agricoles.

#### **Recettes efficaces**

En Afrique, il existe pourtant des recettes efficaces en matière de productivité. Il y a d'abord beaucoup à faire en matière d'organisation des filières, que ce soit dans l'optimisation de la logistique – souvent chancelante – des intrants ou des récoltes, ou pour structurer des coopératives efficaces. Sur ce dernier point, les vigneron tunisiens pourraient dispenser bien des leçons ; pour ce qui est de la mutualisation des moyens de production et de la commercialisation, comme de la solidarité et du partage de connaissances.

Autre chantier majeur, l'adaptation des semences agricoles au milieu local, telle que la variété de cacao Mercedes élaborée à Yamoussoukro par des agronomes ivoiriens. Grâce à elle, les volumes produits par la Côte d'Ivoire ont progressé de 83 %. Si les mêmes efforts en matière de R&D étaient consentis pour d'autres cultures consommées localement, – et non tournées vers l'exportation –, cela pourrait aussi grandement changer la donne.

Enfin, l'utilisation fructueuse des nouvelles technologies est une autre piste majeure, aussi bien dans la micro-irrigation – les Burkinabé en sont les pionniers sur le continent – qu'avec les drones, utilisés

par les riziculteurs togolais pour cartographier leurs champs, en optimiser l'exploitation et mieux disperser les produits phytosanitaires.

JA a sélectionné quatre idées pertinentes qui permettent d'augmenter la production agricole, quatre réussites prenant corps dans des pays et des filières bien différents. Ce choix ne prétend pas à l'exhaustivité, car les agriculteurs africains, confrontés à de multiples défis – notamment logistiques et climatiques –, débordent de créativité. Puissent simplement ces quatre exemples inspirer d'autres acteurs agricoles du continent dans leur volonté d'améliorer la productivité et de mieux nourrir les populations.

### **1. Vignerons de Carthage, l'union qui a sauvé le vin tunisien**

Longtemps tenu à bout de bras par le mouvement coopératif, l'art de cultiver la vigne et de faire du bon vin se porte aujourd'hui comme un charme au pays du Jasmin.

Après une expérience malheureuse proche de la collectivisation dans les années 1960, le mouvement coopératif a désormais le vent en poupe dans l'agriculture tunisienne. Depuis plus de soixante-dix ans, le secteur viticole donne l'exemple.

France, Belgique, Royaume-Unis, Canada, Chine. Les vins des Vignerons de Carthage, anciennement Union centrale des coopératives viticole (UCCV) de Tunisie, ont remporté des prix partout dans le monde. Une réussite gustative qui repose sur une organisation coopérative harmonieuse des quelque 9000 ha de vigne.

« Il y a une vraie synergie entre la gestion centrale qui s'occupe de prospecter des nouveaux marchés, de la commercialisation et de la qualité des vins, et les coopératives de terroirs qui veillent aux besoins quotidiens de viticulteurs comme l'assistance technique ou la fourniture en intrants », explique Amor Slama, ancien président des Vignerons de Carthage. Avec en moyenne seulement 5 ha de terrain, le viticulteur tunisien n'a pas la superficie nécessaire pour fonctionner de manière indépendante en subvenant à ses besoins. C'est pourquoi l'union coopérative, fondée en 1948, s'engage à racheter la récolte de ses adhérents à un bon prix et à proposer un préfinancement de l'achat de raisin.

Les Vignerons de Carthage proposent même un service d'assurance maladie et de comptabilité pour aider ses adhérents. La mutualisation permet d'avoir accès aux crédits bancaires, qui seraient inaccessibles aux adhérents individuellement.

Cela a permis, ces dernières années, d'investir dans des cuves en inox avec refroidissement, des pressoirs pneumatiques et de nouvelles chaînes d'embouteillage.

Loin de la vision des coopératives étatiques des années 1960, les Vignerons de Carthage n'hésitent pas à ouvrir une partie du capital de leurs domaines à des investisseurs étrangers. L'allemand Langguth est ainsi partenaire dans le Magon, l'un des principaux domaines du pays.

Avec plus de 100 000 hectolitres de vins produits annuellement et un chiffre d'affaires qui avoisine les 50 millions de dinars (15 millions d'euros), la coopérative n'a pas retrouvé les volumes d'avant la révolution, mais l'heure n'est plus à la quantité.

Les fortes taxes sur le marché intérieur (qui représente environ 80 % des ventes) et la féroce concurrence à l'international empêchent de tableur sur une croissance exponentielle. Les dirigeants misent donc sur la qualité de ses produits, avec la mise en place de sept appellations d'origine contrôlée (AOC) et de produits dans l'air du temps comme des vins pétillants et mousseux. Le défi à

venir pour les Vignerons de Carthage consistera à renouveler les plants vieillissants, datant pour beaucoup de la colonisation.

## **2. Agriculture de demain : le Burkina Faso à la pointe de la micro-irrigation**

Pour lutter contre les effets de la sécheresse, Ouagadougou a promu cette technique ayant donné de très bons résultats. Niger, Gambie et Afrique du Sud lui emboîtent le pas.

Le pays des Hommes intègres entend être le pionnier du développement de la micro-irrigation. Cette méthode agricole vise à mener l'eau jusqu'au pied de la plante, arrosée le plus souvent goutte à goutte, grâce à un réseau de distribution en surface ou souterrain, en évitant au maximum l'évaporation. Économe en main d'œuvre et couplée à la fertigation – utilisation d'engrais soluble dans l'eau d'irrigation –, elle permet d'optimiser l'utilisation des ressources hydriques locales et d'améliorer la productivité des cultures. Face aux effets de la sécheresse au Sahel, aggravée par le réchauffement climatique, elle a gagné de nombreux adeptes parmi les agriculteurs burkinabè, ainsi que, plus récemment, chez le voisin nigérien.

Ouagadougou a notamment lancé un vaste programme de promotion de la micro-irrigation, avec quelque 2 000 hectares déjà aménagés pour cette technique culturale, grâce à 1 500 réservoirs d'eau pompée localement.

Le Burkina Faso est ainsi passé d'une vingtaine de fermes pilotes en 2019 à près de cinq cents fermes mettant en œuvre la méthode. « Nous bâtissons un modèle d'exploitation agricole résilient (...) qui s'appuie sur l'utilisation de l'eau souterraine, le pompage solaire et les technologies efficaces d'irrigation limitant au maximum l'évaporation », résume Donkora Kambou, directeur général du ministère de l'Agriculture burkinabè.

Au Niger, c'est l'israélien Netafim qui déploie cette technologie avec des économies d'eau estimées entre 30 % et 55 %. L'ONG américaine IDE qui a soutenu les initiatives burkinabè, a mené plus récemment des essais concluants en Gambie, ainsi qu'en Afrique du Sud.

Les perspectives de développement des techniques de micro-irrigation sont majeures, au Sahel, mais également en Afrique australe, région également en proie à la sécheresse. La taille du marché des systèmes d'irrigation goutte-à-goutte au Moyen-Orient et en Afrique, estimée à 572 millions de dollars par an à l'horizon en 2025 par Market Data Forecast, devrait attirer les acteurs spécialisés du secteur sur le continent.

## **3. Togo : « drones de riz », une mini-révolution dans la riziculture ouest-africaine**

Longtemps réservés au secteur de la sécurité, les engins volants se révèlent aussi d'excellents outils agricoles. Leur usage est en train de révolutionner la riziculture au Togo.

Pour le traitement phytosanitaire de ses dix hectares de culture de riz à Assomé, un village du sud du Togo, Adenyo Koffi a opté pour les drones pulvérisateurs. L'utilisation de ces engins agricoles volants revient moins cher à Adenyo, qui dépense aujourd'hui 80 000 F CFA (122 euros) contre 150 000 F CFA pour un traitement à la main de son champ chaque saison.

Le drone réduit également le temps passé à traiter les rizières manuellement – 15 minutes par hectare au lieu de trois heures –, ainsi que les dangers liés à l'inhalation des produits sanitaires par les travailleurs agricoles.

Si Adenyo Koffi a opté pour ces drones agricoles, qu'il a dû apprendre à maîtriser, c'est grâce à une nouvelle initiative de l'entrepreneur Edeh Dona Etchri, qui a fondé à Lomé le centre e-AgriSky, une école à vocation régionale de pilotes de drone agricoles, en partenariat avec le groupe China Quanfeng Aviation.

Connu pour avoir lancé la plateforme numérique e-agribusiness, utilisée par quelque 5000 producteurs, experts et acheteurs agricoles au Togo, ce féru d'Agritech, qui travaille en bonne intelligence avec les autorités togolaises, entend bien imposer le drone comme outil agricole crucial en Afrique de l'Ouest. Les seize étudiants de la première promotion d'e-agrisky – des Togolais comme Adenyo Koffi, mais aussi des Maliens, Ivoiriens et Camerounais – sont déjà opérationnels.

« La formation leur permet d'acquérir en un mois des connaissances pour piloter, manipuler et programmer les drones, pour la dispersion de produit, mais aussi la cartographie des parcelles pour optimiser leur exploitation », explique Hodabalo Egbelou, formateur au centre. D'ici à 2025, l'objectif – très ambitieux – de l'école est de former rien de moins que 8 000 pilotes certifiés de drone.

Outre la formation, l'établissement vend les engins volants – de marque China Quanfeng Aviation – aux agriculteurs ainsi que les produits phytosanitaires dispersés. « Ils sont agréés par l'État, et répondent aux normes de protection de l'environnement », précise Kossi Dovené Tsekpui, ingénieur des travaux agricoles, qui est chargé de leur commercialisation.

#### **4. Côte d'Ivoire : une pépite nommée « Mercedes »**

Les chercheurs ivoiriens sont parvenus à créer une espèce de cacao ultra robuste, la Mercedes, issue de l'hybridation de plantes locales, qui fait le bonheur des agriculteurs comme des industriels. Au début des années 2000, les agronomes ivoiriens ont abouti à la mise au point d'une variété devenue la coqueluche des cacaoculteurs du pays : la Mercedes. Issue de quinze ans de travaux au sein des laboratoires du Centre national de recherches agronomiques (CNRA) de Yamoussoukro, elle a permis à la Côte d'Ivoire d'atteindre des records de production, avec des volumes de cacao récoltés passés de 1,2 million à 2,2 millions de tonnes entre 2004 et 2016.

Née de l'hybridation entre plusieurs espèces locales – et non par organismes génétiquement modifiés (OGM) –, elle a été baptisée en hommage à la marque automobile allemande – réputée robuste – en raison de sa résistance aux maladies végétales et à sa grande productivité.

La « berline » des fèves ivoiriennes produit ses premières cabosses dix-huit mois après sa plantation, contrairement à la variété classique dont les fruits n'apparaissent qu'entre trois et six ans après. Mercedes a une productivité allant de 1,5 tonne à 3 t à l'hectare contre 300 kilogrammes pour la variété normale. Les plants, dont la durée de vie excède généralement quarante ans, résistent au Swollen Shoot, une maladie récurrente et parfois dévastatrice pour les vergers traditionnels. Enfin, les cabosses Mercedes, plus arrondies et plus légères que celles de la variété classique correspondent aux attentes des industriels du cacao, car plus faciles à transformer.

Les paysans ivoiriens ont vite adopté la variété. De 2005 à 2016, environ 25 000 à 50 000 hectares de plants de Mercedes étaient distribués annuellement aux cacaoculteurs. Depuis 2017, le Conseil du café-cacao (CCC) – l'organe de régulation de la filière qui finançait la recherche et la distribution – a suspendu ce programme.

« Nos projections prévoyaient une récolte de 2 millions de tonnes en 2020. Mais, dès 2017, grâce à la variété Mercedes, nous avons franchi ce cap. Notre priorité est désormais plutôt de plafonner la récolte annuelle à 2 millions de tonnes, en améliorant notamment notre cartographie des plantations

et variétés utilisées, et donc nos prévisions de production » explique Yves Brahim Koné, le directeur général du CCC.